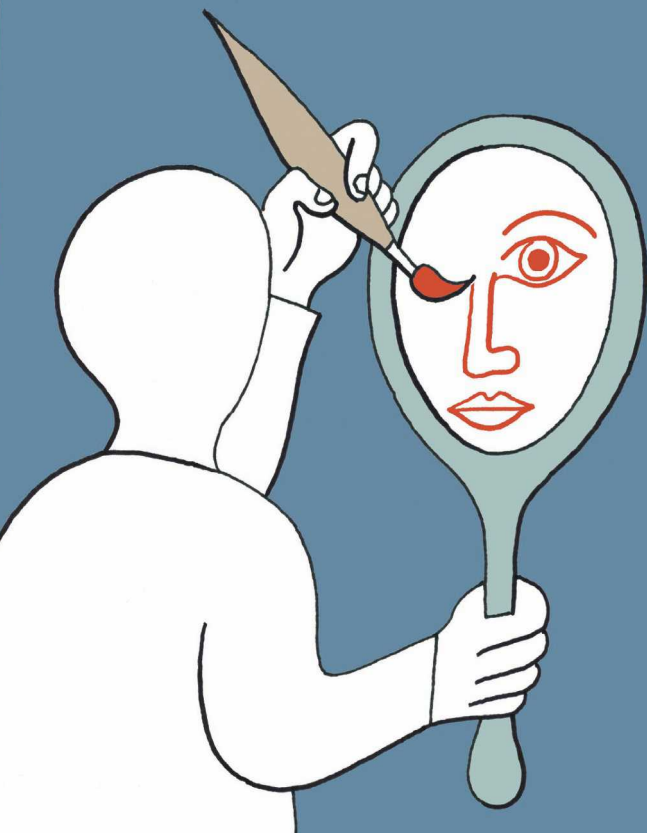


L'identité, pour quoi faire ?

Sous la direction de Jean Birnbaum

INÉDIT
essais
folio



COLLECTION
FOLIO ESSAIS

Sous la direction de
Jean Birnbaum

L'identité, pour quoi faire ?

Gallimard

Cet ouvrage reprend certaines contributions au 31^e Forum Philo *Le Monde* / Le Mans, rencontres philosophiques organisées du 8 au 10 novembre 2019 par la Ville du Mans et le journal *Le Monde* sous la direction de Jean Birnbaum.

© Éditions Gallimard, 2020.

Couverture : Dessin © Serguei.

LISTE DES CONTRIBUTEURS

JEAN-FRANÇOIS BAYART est politologue.

MAGALI BESSONE est philosophe.

RÉMI BRAGUE est philosophe.

CHARLES DANTZIG est écrivain.

WENDY DELORME est écrivaine.

VINCENT DESCOMBES est philosophe.

ALAIN FINKIELKRAUT est philosophe.

NATHALIE HEINICH est sociologue.

CLOTILDE LEGUIL est psychanalyste.

ACHILLE MBEMBE est philosophe.

CARLO OSSOLA est philosophe.

BRIGITTE OUVRY-VIAL est spécialiste des études
littéraires.

CLAUDE ROMANO est philosophe.

Présentation

AU-DELÀ DU SOUPÇON

JEAN BIRNBAUM

Parce qu'on l'associe spontanément, aujourd'hui, à une série d'inquiétudes portant sur la culture, les traditions, les manières de vivre, et parce qu'elle peut nourrir une rhétorique d'exclusion, la notion d'identité est souvent réduite à ses aspects les plus périlleux. Or elle dépasse de loin ces seuls débats. Bien avant de toucher à la politique, la question de l'identité s'impose à tout individu conscient, sous la forme de ce mystère que Francis Wolff, en 2018, lors du 30^e Forum Philo *Le Monde / Le Mans*, avait résumé ainsi : « Je suis toujours le même comme une chose et pourtant je suis, comme les événements, cause de certains événements, mes actes. Je change sans cesse et pourtant je suis toujours celui que j'ai toujours été. Mystère de l'identité : qui suis-je ? »¹

Un an plus tard et trois jours durant, devant un public nombreux, largement composé de lycéens, le Forum a voulu affronter ces enjeux. Il

1. Francis Wolff, « Nous avons tous été philosophes », *Tous philosophes ?*, coll. Folio essais n° 649, p. 50.

l'a fait dans l'esprit de pluralisme qui est le sien depuis plus de trente ans, c'est-à-dire en multipliant les points de vue, les questionnements. Peut-on établir un lien quelconque entre les diverses définitions de l'identité ? Entre celle que propose depuis si longtemps la logique ($A = A$), celle qu'a formulée la psychologie au cours des années 1950 (est-ce vraiment moi ?), ou encore celle, beaucoup plus récente, qui s'est imposée dans l'arène politique ? Que se passe-t-il, du reste, quand on ne demande plus seulement « qui suis-je ? » mais « qui sommes-nous ? », donc quand on passe de l'individu au groupe, du désir propre à l'élan commun ? Faut-il parler d'une donnée subie (je suis née femme, française, protestante...) ou d'un legs choisi (nous revendiquons l'héritage des Grecs) ? D'un fait objectif, peut-être atemporel, ou d'un récit subjectif, forcément variable, voire éclaté ? Enfin, sur la scène sociale, l'identité n'est-elle qu'une illusion, un masque dont on pourrait aisément se débarrasser, ou est-elle une réalité assez tangible pour nous faire tenir debout, voire pour nous mettre en mouvement ?

Ces interrogations, qui engagent la façon dont une vie peut créer une continuité, et dont nos existences peuvent faire société, concernent chacune et chacun. Évacuer « l'identité », en faire un mot maudit, un mot moisi, sous prétexte qu'il provoquerait une dérive « essentialiste », ce serait passer à côté, précisément, de l'essentiel. Ce serait ignorer que, pour déconstruire l'identité, il faut d'abord en admettre l'épaisseur humaine, et

même, peut-être, en proclamer la puissance émancipatrice. Le philosophe Jacques Derrida, dont le nom est resté attaché à ce geste de la « déconstruction », et qui n'a cessé de dynamiter les fondements de toute identité arrogante, est aussi l'un de ceux qui ont souligné la nécessité de prendre l'identité au sérieux. « Notre question, c'est toujours l'identité »¹, résumait-il, et ces mots pourraient donner le ton du volume que vous tenez entre vos mains. Un collectif d'auteurs d'origines et d'horizons divers, philosophes, écrivains, sociologues, psychanalystes ou politologues y explorent cette troublante notion d'identité, toujours en crise, souvent menaçante, mais qui, à l'horizon, dessine aussi les contours d'une espérance solide.

1. Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 31.

Ouverture

ÊTRE SOI-MÊME : UNE CHIMÈRE ?

CLAUDE ROMANO

Les organisateurs de ce Forum ont choisi d'illustrer notre thème, « L'identité, pour quoi faire ? », par un dessin de Serguei. Il représente un homme contemplant ce qui pourrait être son image dans un miroir, mais cette image, au lieu de surgir du dispositif optique, est peinte, et donc élaborée, par le personnage lui-même, ce qui jette le trouble sur la question de savoir s'il s'agit ou non de son reflet. Deux idées tout à fait représentatives de l'approche de l'identité qui s'est imposée à l'époque contemporaine se donnent ici à entendre. Tout d'abord, notre préoccupation pour l'identité aurait inévitablement quelque chose de narcissique : ce serait une manière de nous contempler ou de nous étudier nous-mêmes. En second lieu, notre identité ne serait pas découverte, mais construite – et construite par nul autre que nous-mêmes. Ces idées sont caractéristiques de ce qu'il est convenu d'appeler « les pensées de l'authenticité » qui ont connu un essor à partir de Rousseau, et qui nous invitent à « être » ou à « devenir nous-mêmes ».

L'IDÉAL D'AUTHENTICITÉ

Ces pensées font de la recherche de l'adéquation à soi et de l'épanouissement de nos propres dispositions et inclinations un des buts fondamentaux de l'existence ; elles s'inscrivent fortement dans le sillage de l'individualisme moderne et conçoivent souvent l'accomplissement de soi comme le produit de notre activité : nous devrions « décider de nous-mêmes », nous « choisir nous-mêmes », voire nous « créer nous-mêmes ». Ce qui suscite aussitôt le soupçon que cette préoccupation pour notre identité est le symptôme d'une terrible infatuation du moi typique de notre époque. Il est inutile d'en énumérer tous les symptômes qui vont du développement des « identités numériques » (Facebook, Twitter) au succès du « développement personnel » et du coaching sous toutes ses formes, à l'importation de spiritualités orientales souvent mal comprises, car subordonnées à l'épanouissement individuel et au culte de la performance, etc.

Cet idéal d'authenticité personnelle est un puissant motif au sein de notre culture. Oscar Wilde fut peut-être l'un des tout premiers à en mesurer l'importance, puisque, dans un essai intitulé *The Soul of Man under Socialism*, il lui confère une portée comparable, pour notre temps, à l'idéal de sagesse pour l'Antiquité. « "Know thyself" was written over the portal of the antique world. Over the portal of the new world "Be thyself" shall be

written »¹. Qu'est-ce qui se joue dans le passage de « Connais-toi toi-même » à « Sois toi-même » ? « Connais-toi toi-même (*gnôthi seauton*) », on le sait, ne signifiait absolument pas, dans la religion delphique, une injonction à se connaître soi-même en tant qu'individu particulier, mais, dans son lien avec les deux autres maximes gravées au frontispice du temple d'Apollon à Delphes, et notamment avec la seconde, *mêden agan* (« Rien de trop »), un rappel de nos propres limites en tant qu'hommes ; comme l'exprime Pindare, cette maxime est « pour les mortels, un rappel de leur nature et de leur faiblesse (*tôi thnêtôi tês peri auton phuseôs kai astheneias*) »². Il en va de même de la sagesse qui fait totalement abstraction de nos particularités individuelles et fournit un modèle de perfection *universel* : *sapientia omnis tenet*, « la sagesse n'excepte personne »³, affirment les stoïciens. La sagesse représente aussi un idéal d'*universalisation* de soi : il s'agit de nous élever au-dessus de notre particularité contingente et de nos passions particulières pour transformer notre âme et notre vie à l'image du *logos* impersonnel. Comme le rappelle Pierre Hadot, la sagesse est, pour la philosophie stoïcienne et plus largement hellénistique, le produit

1. Oscar Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, in *Complete Works of Oscar Wilde*, Glasgow, Harper-Collins, 1994, p. 1179. Une traduction française de ce texte a été publiée sous le titre, *L'Âme humaine*, trad. de Nicole Vallée, Paris, Arléa, 2006.

2. Plutarque, « Sur l'E de Delphes », 394 B, in *Dialogues pythiques*, éd. de Robert Flacelière, *Œuvres morales*, tome VI, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

3. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 94, 16.

d'un « dépassement de soi » plutôt que d'un souci de soi conçu comme « un rapport de soi à soi »¹. En somme, s'il est bien question d'une culture de soi dans l'Antiquité, fondée sur un souci de soi (*meletê seautou*), cette culture ne fait absolument pas de l'individu son but, elle vise au contraire à élever celui-ci au-dessus de lui-même. C'est le sens de l'image employée par Plotin invitant son lecteur à « sculpter [sa] propre statue »² – image qui signifie en réalité le contraire de ce qu'elle semble vouloir dire pour nos oreilles contemporaines : non pas sculpter une statue à notre propre effigie, mais, par un travail de soustraction, dépouiller le bloc de marbre qui est nous-mêmes de tous ses reliquats d'individualité pour laisser paraître en lui l'éclat de la divinité.

L'impératif moderne « Sois toi-même » renverse complètement cette perspective. Il s'agit cette fois, pour chaque individu, de se mettre à l'écoute de son individualité afin de chercher à l'exprimer et à la réaliser dans sa vie ; non pas d'imiter un modèle universel (le sage) mais de trouver sa voie singulière, fondée sur une vérité située à l'intérieur de lui. Comme l'écrit le poète anglais Robert Browning,

Truth is withing ourselves ; it takes no rise
From outward things, what'er you may believe.³

1. Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 326 ; voir aussi p. 308.

2. Plotin, *Ennéades*, I, 6, 9. Voir à ce sujet le commentaire d'Hadot dans *Exercices spirituels et philosophie antique*, op. cit., p. 58-59.

3. *The Complete Works of Robert Browning*, Boston et New York, Houghton, Mifflin and Company, 1899, p. 43.

On pourrait se demander si l'idéal d'authenticité n'est pas la forme que tend à revêtir l'exigence antique de perfectionnement de soi et de possession de soi dans un monde qui ne croit plus à la sagesse et qui a revêtu les contours de l'individualisme. C'est bien ce que suggérait Oscar Wilde par sa mise en contraste des deux formules. L'idéal de sagesse a entamé un long déclin à partir de la fin de l'Antiquité, non seulement en raison de l'essor du christianisme (quoique cet idéal demeure encore très vivace dans la patristique) et de sa dénonciation de l'orgueil qui se dissimule derrière toute tentative pour s'élever au-dessus de l'humanité ordinaire, marquée par la Chute et le péché, mais peut-être plus encore, à partir de la Renaissance, du fait justement de cette généralité du modèle du « sage ». L'attitude de Montaigne à cet égard est tout à fait significative : la sagesse revêt à ses yeux un visage beaucoup trop uniforme pour prendre en charge la diversité humaine : « Je desire singulièrement qu'on nous juge chacun à part soy, et qu'on ne me tire en conséquence des communs exemples », écrit-il dans les *Essais* ; car Montaigne aspire à une perfection selon laquelle chaque homme, et lui-même en particulier, pourrait être uniquement « étoffé de son propre modèle »¹.

Nombreux sont les penseurs qui ont vu dans

1. « Je descharge tant qu'on veut un autre estre de mes conditions et principes, et le considere simplement en luy-mesme, sans relation, l'estoffant de son propre modelle », *Essais*, I, XXXVII, 229 c.

cet idéal de vérité personnelle une revendication creuse et insignifiante. Cette critique est venue, comme on peut s'y attendre, des intellectuels les plus conservateurs (Allan Bloom par exemple)¹, qui ont dénoncé dans la quête d'authenticité l'expression d'une *me generation*, d'un relativisme moral et d'un étiolement de tous les liens sociaux. Mais, de manière plus surprenante, elle a été très marquée aussi dans une certaine pensée de gauche, de l'École de Francfort, stigmatisant, à l'instar d'Adorno, le « jargon de l'authenticité », à Bourdieu soulignant l'élitisme qui se dissimule derrière cet idéal², ou à Foucault. Ces auteurs semblent avoir complètement occulté le fait que la quête d'authenticité personnelle a accompagné comme un motif puissant tous les mouvements d'émancipation à partir des années 1960 : la libération sexuelle, l'émancipation des femmes, l'affirmation des minorités et le droit à la différence. L'attitude de Foucault semble tout à fait symptomatique de l'embarras qui semble avoir affecté de nombreux intellectuels progressistes à cet égard. Dans l'un de ses derniers cours au Collège de France, *L'Herméneutique du sujet*, il affirme :

En tout cas ce que je voudrais vous signaler, c'est tout de même que quand on voit aujourd'hui la signification, ou plutôt l'absence quasi totale de

1. Allan Bloom, *The Closing of the American Mind. How Higher Education has Failed Democracy and Impoverished the Souls of Today's Students*, New York, Simon and Shuster, 1987.

2. Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1988 ; voir p. 91 et 99-100.

signification, qu'on donne à des expressions, pourtant très familières et qui ne cessent de parcourir notre discours, comme : revenir à soi, se libérer, être soi-même, être authentique, etc., quand on voit l'absence de signification et de pensée qu'il y a dans chacune de ces expressions aujourd'hui employées, je crois qu'il n'y a pas à être bien fier des efforts que l'on fait maintenant pour reconstituer une éthique du soi.¹

La posture condescendante adoptée ici par Foucault est d'autant plus surprenante que la conception qu'il défend par ailleurs d'une « esthétique de l'existence » (que pourrait résumer le mot d'ordre « faire de nous-mêmes une œuvre d'art »)² puise sa source, qu'il l'admette ou non, dans l'essor de ces mêmes théories de l'authenticité qu'il fustige. En réalité, Foucault soupçonne la recherche d'authenticité qui s'exprime à son époque d'être la forme contemporaine que revêtent les pratiques ascétiques qui se sont développées au sein du christianisme, les techniques de confession que Foucault décrit dans *Les Aveux de la chair* comme des formes d'assujettissement, et auxquelles il oppose les « techniques de soi » de l'Antiquité, supposées ne pas l'être. Ainsi, de manière assez étrange, ce qui est vécu comme libération et émancipation par les acteurs eux-mêmes est tenu par Foucault pour le produit de pratiques de sujétion et d'oppression.

1. Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*, Paris, Gallimard-Le Seuil-EHESS, coll. Hautes Études, 2001, p. 241.

2. Michel Foucault, *Dits et écrits, II (1976-1988)*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2001, p. 1211.

Même la révolution sexuelle aurait sa source dans les technologies de contrôle propres aux formes de pouvoir modernes. Foucault n'est pas loin de tomber ainsi dans une contradiction pure et simple : car enfin, comment des techniques de pouvoir pourraient-elles à la fois être *répressives*, c'est-à-dire *contrevenir* à l'épanouissement de nos véritables désirs et inclinations, et *créer de toutes pièces* notre aspiration à exprimer et à réaliser ces désirs dans notre vie ?

« ÊTRE SOI-MÊME » :
UNE INJONCTION CONTRADICTOIRE ?

On pourrait se demander si la vacuité et « l'absence de pensée » qui se dissimulent, à en croire Foucault, derrière la quête d'authenticité ne sont pas présentes dans le mot d'ordre qui résume celle-ci : « Soyez vous-mêmes ! » Comment en effet le fait d'être soi-même, c'est-à-dire l'identité à soi, pourrait-elle devenir un but, un objectif ? Ne sommes-nous pas déjà nous-mêmes par définition ? Et si nous le sommes déjà, quel sens pourrait avoir l'impératif de l'être ou de le devenir ? Oscar Wilde a formulé avec humour ce paradoxe : « Be yourself, everyone else is already taken ». Une telle injonction qui est devenue un lieu commun de la publicité, du marketing, du coaching, du développement personnel, n'est-elle pas à elle seule l'illustration de « l'absence de signification et de pensée » dont faisait état Foucault ? C'est

ici que la question de l'authenticité rejoint celle de l'identité. Mais il faut veiller à ne pas aller trop vite, car le concept d'identité n'est pas un concept univoque ni en logique ni en philosophie.

L'identité, en effet, peut s'entendre au moins en trois sens principaux. Le premier, le plus courant en logique, est l'identité numérique, c'est-à-dire le fait d'être *une seule et même chose, ou une seule et même personne*. Je suis numériquement identique à moi-même à deux moments du temps si je suis *le même individu*, quels que soient les changements que je subis par ailleurs. C'est ce sens qui préside au principe d'identité : $A = A$. Mais l'identité peut s'entendre aussi en un second sens : l'identité qualitative. L'objet A est qualitativement identique à l'objet B si ces objets partagent toutes leurs propriétés : ainsi, deux sphères de même diamètre sont qualitativement identiques, mais elles ne sont évidemment pas *numériquement* identiques puisqu'elles sont *deux*. Ce second sens de l'identité est très courant : par exemple, si j'affirme d'une personne qui a subi un accident qu'« elle n'est plus la même », je me réfère, en réalité, aux deux concepts d'identité à la fois : je parle de l'identité numérique de cette personne, puisque je me réfère, à travers le pronom « elle », à cette personne comme étant la même avant et après son accident ; et en même temps, je parle de son identité qualitative, puisque j'affirme de cette personne (unique) qu'elle a radicalement changé, et, en ce sens-là, qu'elle n'est plus la même (elle est *qualitativement* autre). Ces deux sens de l'identité

sont très souvent confondus, y compris dans les discours sur l'identité¹.

Cette différence peut encore être précisée à partir de la grammaire de la question « qui ? ». Si je demande « Qui est Paul ? », je peux en fait vouloir dire deux choses, en fonction du contexte. Ou bien, je cherche à *identifier* Paul, c'est-à-dire à établir, parmi une multiplicité d'individus, *lequel* est Paul. Je vise alors à établir son identité au sens numérique. Ou bien, je cherche à *caractériser* Paul : je cherche non à l'identifier, mais à établir *quel genre* de personne il est. C'est ce que fait par exemple un biographe. Le premier « qui ? » est celui de l'inspecteur de police qui cherche à établir l'identité du criminel ; le second « qui ? » est celui de Montaigne quand il s'interroge pour savoir *qui* il est. Montaigne sait bien qui il est au sens de l'identité numérique, puisqu'il signe son ouvrage. Ce qu'il ignore, en revanche, ou ce dont

1. Un bel exemple de cette confusion figure dans un ouvrage de Jean-Claude Kaufmann (*L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004, rééd. coll. Pluriel, p. 23) à propos de l'invention des papiers d'identité, dont l'auteur affirme qu'il faudrait plutôt les appeler « papiers d'identification » ; il écrit : « Car l'identité, tellement mouvante et contradictoire, tellement incommensurable qu'il est impossible même, pour son propriétaire d'en faire le tour, ne saurait être ainsi fixée, à tout jamais, en quelques mots et une image sur un bout de papier timbré. » L'identité « mouvante » dont parle l'auteur ne peut être que l'identité *qualitative* ; or les papiers d'identité visent au contraire à l'*identification*, comme il le dit lui-même, c'est-à-dire à établir l'identité *numérique* de quelqu'un. Si ces deux identités sont distinctes, il n'y a pas lieu de s'indigner d'une prétendue confusion entre elles opérées par les papiers d'identité.

il doute, c'est le *genre* d'homme qu'il est. Ce dont il s'enquiert est son identité qualitative.

Il existe un troisième sens de l'identité dont l'usage devient endémique dans le discours politique actuel et celui des sciences sociales, c'est l'usage d'« identité » pour se référer à l'appartenance à un groupe de référence : le genre (*gender*), l'orientation sexuelle, l'origine ethnique, la religion, la nationalité sont ainsi couramment qualifiés d'*identités* – et c'est même ce sens qui tend à s'imposer, y compris dans ce Forum. L'ennui est que cet usage du terme est totalement impropre du point de vue logique et philosophique. En effet, personne ne peut être caractérisé *uniquement* par le fait d'être une femme ou un homosexuel. Il ne s'agit là que d'une caractéristique parmi d'autres, d'un *élément* de son identité, si l'on veut, certainement pas d'une identité. C'est cette méprise qui fait parler de nombreux auteurs d'« identités plurielles », alors qu'il faudrait parler de *caractéristiques* plurielles de notre identité (qualitative). Une caractéristique n'est pas une identité.

Mais revenons à notre problème : quel est le sens de l'identité qui est en jeu dans l'injonction d'« être soi-même » ? Cette formule possède-t-elle un sens ? Nous pouvons écarter le troisième sens de l'identité, dans la mesure où il repose sur un abus de langage. Le genre de fidélité dont il est question ne saurait évidemment reposer sur la fidélité à *une unique caractéristique* de notre identité. Qu'en est-il de l'identité numérique ? Celle-ci est un trait de tout ce qui existe : toute chose, du simple fait d'être, est une. Comme l'affirme

Quine : *No entity without identity*. Mais si tout ce qui est *est un*, du simple fait d'être, on ne saurait *enjoindre* à quelqu'un d'être lui-même – au sens d'être (numériquement) identique à lui-même. Selon une telle interprétation, la maxime des pensées de l'authenticité se révèle effectivement absurde. Mais l'est-elle aussi d'après le second sens de l'identité ?

Si l'identité qualitative est ce qui fournit une réponse à la question « qui ? » entendue comme une question de caractérisation, si cette identité consiste donc en *la totalité des caractéristiques qui font d'une personne la personne qu'elle est*, et qui permettent de la *définir*, ou, à tout le moins, en un sous-ensemble de ces caractéristiques qui est pertinent pour répondre à la question de *qui elle est*, pour la situer dans un espace social et moral (cette identité comprend alors des convictions, des aspirations durables, des idéaux, des traits de caractère, des statuts, des modes de vie, des événements biographiques, etc.), l'idée selon laquelle un individu peut exister plus ou moins en adéquation avec cette identité fait tout à fait sens. Du reste, c'est la signification que revêt en français l'expression « être soi-même » telle qu'elle est employée ordinairement, dans laquelle, comme l'a remarqué le linguiste Lucien Tesnière, « soi-même » ne joue plus la fonction d'un pronom, qui appellerait une identification, mais devient « un équivalent structural du verbe »¹. En un mot, on a

1. Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1988, p. 161.

L'identité, pour quoi faire ?

Sous la direction de Jean Birnbaum

Parce qu'on l'associe spontanément, aujourd'hui, à une série d'inquiétudes portant sur la culture, les traditions, les manières de vivre, et parce qu'elle peut nourrir une rhétorique d'exclusion, voire de violente intolérance, la notion d'identité est parfois réduite à ses enjeux les plus périlleux. Or, elle dépasse de loin ces seuls débats. Avant même de toucher à la politique, la question de l'identité s'impose à tout individu conscient, sous la forme de ce mystère que Francis Wolff résume ainsi : « Je suis toujours le même comme une chose et pourtant je suis, comme les événements, cause de certains événements, mes actes. Je change sans cesse et pourtant je suis toujours celui que j'ai toujours été. Mystère de l'identité : qui suis-je ? »

Cette interrogation, qui engage la façon dont une vie peut faire continuité, concerne chacune et chacun. Évacuer « l'identité », en faire un mot maudit sous prétexte qu'il provoquerait une dérive « essentialiste », ce serait passer à côté de l'essentiel. Ce serait ignorer que, pour déconstruire l'identité, il faut d'abord en affirmer l'épaisseur humaine, et même, peut-être, en revendiquer la puissance émancipatrice.

Textes de Jean-François Bayart, Magali Bessone, Rémi Brague, Charles Dantzig, Wendy Delorme, Vincent Descombes, Alain Finkielkraut, Nathalie Heinich, Clothilde Leguil, Achille Mbembe, Carlo Ossola, Brigitte Ouvry-Vial, Claude Romano.



L'identité, pour quoi faire ?
Collectifs Gallimard

Cette édition électronique du livre
L'identité, pour quoi faire ? de Collectifs Gallimard
a été réalisée le 14 septembre 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072916526 - Numéro d'édition : 372164).

Code Sodis : U34987 - ISBN : 9782072916564.

Numéro d'édition : 372168.